

dénommé gospodin

texte de Philipp Löhle

mise en scène Benoît Lambert

La Colline – théâtre national

12
13

Rencontre

“Peut-on se mettre en marge des pouvoirs du temps?”

avec Benoît Lambert, Cécile Pauthe, metteurs en scène,

Luc Boltanski, sociologue

animée par Raphaël Bourgois, producteur à France Culture

lundi 27 mai à 20h30

Yukonstyle et *Dénommé Gospodin* deux pièces de jeunes auteur(e)s, l'une québécoise, Sarah Berthiaume, l'autre allemand, Philipp Löhle, mettent en scène des personnages qui tentent de se soustraire – avec plus ou moins de succès – au monde néo-libéral tel qu'il va. Comment le théâtre représente-t-il cette dissidence, et qu'a-t-il à en dire?

entrée libre réservation

au 01 44 62 52 00 ou contactez-nous@colline.fr

Rencontre avec l'équipe artistique

en présence de l'auteur

mardi 28 mai à l'issue de la représentation

Dénommé Gospodin

texte de **Philipp Löhle**

traduction **Ruth Orthmann**

mise en scène **Benoît Lambert**

scénographie, lumière et vidéos **Antoine Franchet**

création sonore **Jean-Marc Bezou**

costumes **Marie La Rocca**

assistante costumes **Florence Jeunet**

assistant à la mise en scène **Renaud Diligent**

assistant vidéo **Quentin Descourtis**

avec

Christophe Brault, Chloé Réjon, Emmanuel Vérité

et **Florent Gauthier**

production déléguée Théâtre Dijon Bourgogne – CDN
coproduction La Colline – théâtre national, Théâtre de la Tentative,
Théâtre Vidy-Lausanne

Ce texte a fait l'objet d'une mise en espace au Festival d'Avignon 2011,
produite par Théâtre Ouvert à l'occasion de ses 40 ans.

Le texte de la pièce a été traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez.

Il a paru aux Presses Universitaires du Mirail.

L'Arche est agent théâtral du texte représenté.

Le spectacle a été créé le 19 mars 2013 au Théâtre Dijon Bourgogne.
Remerciements à Anne Cuisenier, Éric Chevillard, Jean Legrand et Vincent Joachim

du 15 mai au 15 juin 2013

Petit Théâtre

du mercredi au samedi à 21h, le mardi à 19h et le dimanche à 16h

durée du spectacle: 1h30

équipe technique du Théâtre Dijon Bourgogne
régie générale **Marc Chevillon** régie plateau **Florent Gauthier, François Douriaux**
régie lumière **Victor Dos Santos**
construction décor **Florent Gauthier, Vincent Perraudin**

équipe technique de La Colline
régie **Malika Ouadah** régie lumière **Natalie De Rosa** régie son **Émile Bernard**
technicien vidéo **Christophe Touche** machiniste **Marjan Bernacik**
habilleuse **Sonia Constantin**

Loin de l'appartenance, il faut rechercher l'exemplarité. La transformation à long terme la plus importante de la vie économique et sociale est le remplacement des conflits entre acteurs sociaux (qu'on peut appeler classes) par une contradiction entre le système économique, surtout quand il est conduit par des objectifs purement financiers, et des acteurs qui s'opposent au règne de l'argent au nom de principes plus moraux que sociaux (comme le droits de tous à la vie, à la sécurité, à la liberté) qui doivent être sauvegardés ou redécouverts.

Alain Touraine *Après la crise*

Changer la vie ?

Au fond, la question qui taraude Gospodin, c'est toujours la même vieille question : celle de savoir si une autre vie est possible. On peut se dire que c'est une question usée, trop rebattue : "que faire ? que faire ?..." Mais en même temps, c'est une question qui ne nous laisse pas en repos, elle nous hante, comme ce "spectre du communisme" dont parlent Marx et Engels au début du *Manifeste*...

Bien sûr, cette question résonne de façon singulière dans les "démocraties de marché" de notre vieille Europe et sans doute plus encore dans l'Allemagne réunifiée où vit Philipp Löhle. À travers les aventures de Gospodin, Philipp Löhle pose un regard assez impitoyable sur nos modes de vie de citoyens-consommateurs. La pièce, d'ailleurs, aurait pu être sous-titrée "ce que l'argent fait aux gens", parce qu'elle ausculte avec un humour ravageur les effets de la normalisation marchande sur le cours de nos existences contemporaines.

Donc, oui, changer la vie, ou au moins changer de vie, cela reste un projet, un désir plus ou moins enfoui : tous les personnages

de la pièce finissent d'ailleurs par l'avouer, les uns après les autres.

Malgré leurs efforts répétés pour faire rentrer Gospodin dans le rang, dans la règle, dans la norme commune, tous rêvent secrètement qu'une autre vie est possible. On est alors obligé de se poser la question : est-ce cela qui définit notre situation contemporaine, ce consentement fatigué à des vies auxquelles nous ne croyons plus, des vies auxquelles nous rêvons d'échapper ?

Mais en même temps, *Dénoimé Gospodin*, c'est une comédie : il n'y a pas de déploration, ici, pas de plainte mélancolique. Pas de dénonciation non plus, ou d'indignation vertueuse. Löhle raconte l'histoire de son héros comme un conte ou comme un rêve éveillé. Gospodin flotte en permanence entre veille et sommeil, ce qui donne à ses aventures un parfum d'irréalité ou même de douce absurdité...

Voilà sans doute ce que propose la pièce : une rêverie d'aujourd'hui sur les lendemains qui (dé)chantent, une variation sur notre aspiration au changement.

Benoît Lambert

février 2013

La Trilogie des rêveurs

Le théâtre de Löhle traite souvent de thèmes sociétaux : avec *Les Accapareurs* et *Lilly Link*, *Dénommé Gospodin* fait partie de ce qu'il appelle "La Trilogie des rêveurs". Les protagonistes de cette trilogie, des jeunes gens autour de la trentaine, ont des idées claires sur ce qu'ils veulent vivre et ce qu'ils refusent de subir, mais se retrouvent ainsi en conflit plus ou moins ouvert avec leur entourage et plus généralement avec la société. Le personnage de Gospodin voudrait pouvoir trouver une manière de vivre "anticapitaliste dans une société capitaliste" et se soustraire au fonctionnement de la société de consommation. Dans *Les Accapareurs*, Mörchen, convaincu que la catastrophe écologique n'est plus évitable, cherche un moyen pour en sauver l'humanité, tandis que Lilly Link, héroïne de la pièce qui porte son nom, essaie de faire bouger les autres, afin qu'ils reviennent à l'essence de la vie et transforment avec elle la société. Trois personnages engagés mais en marge, trois voies qui semblent vouées à l'échec. Est-ce une vision particulièrement pessimiste de notre vie ? Peut-être, mais c'est également une vision teintée de beaucoup d'humour, parfois noir.

Traduire Philipp Löhle, c'est rentrer dans un univers particulier où règne l'*Incertitude de la situation*, titre d'une autre de ses pièces. Si son écriture semble d'abord reproduire uniquement le langage parlé, on s'aperçoit vite que tout est extrêmement construit, avec des répétitions et des échos entre les personnages. L'alternance de scènes à deux et de monologues, de répliques courtes et d'envolées poétiques manifestent une grande maîtrise du rythme théâtral (Löhle a d'ailleurs fait de la percussion !) Traduire ces textes revient alors à chercher le rythme juste en français, tout comme les niveaux de langue et l'humour.

Ruth Orthmann avril 2013

Entretien avec Philipp Löhle

Silvie von Kaenel : Pourquoi Gospodin s'appelle-t-il Gospodin ?

Philipp Löhle : Le mot est originaire du russe où il signifie Monsieur, Seigneur et également Dieu. Ce nom convient évidemment très bien à quelqu'un qui entend s'élever au-dessus du système.

S. v. K. : La langue dans *Dénommé Gospodin* semble imprégnée de ruptures semblables au zapping. Est-ce que tu étais un enfant de la télé ?

P. L. : Le zapping naît sans doute des ruptures de la perception quand Gospodin court dans la ville. Dans le réel on est happé par une avalanche d'impressions par seconde bien plus énorme que dans le zapping.

S. v. K. : Gospodin est convaincu que l'argent ne doit pas être nécessaire. Peux-tu t'imaginer une société qui a dépassé le capitalisme ?

P. L. : La question est peut-être de savoir où commence le capitalisme. Une de ses caractéristiques principales est que quelqu'un fait plus de profit qu'il ne le "mérite", et ce aux dépens des autres. C'est cette avidité qui est perverse et inhumaine. On n'aurait rien à objecter s'il y avait un partage plus juste. [...]

S. v. K. : Est-ce qu'il est encore possible aujourd'hui de tourner le dos au "système" ?

P. L. : Bien sûr. Mais ça signifierait vivre de façon autosuffisante et c'est sûrement très fatigant. Un jour, j'ai été sur une île du

lac Titicaca. La petite famille avec laquelle on était logés avait des moutons à côté de la maison, une vache près d'un arbre et un champ de pommes de terre. Ils produisaient eux-mêmes dans un périmètre de 50 mètres tout ce qu'ils mangeaient. Pour isoler leur cuisine construite en terre battue, ils avaient collé des journaux aux murs. Il était drôle d'y voir M^{me} Merkel saluant après son élection comme chancelière. Mais notre hôtesse n'était pas au courant, parce qu'elle ne savait pas lire.

S. v. K. : Est-ce que le refus est la dernière forme possible de la contestation ?

P. L. : Non. La dernière forme possible c'est de faire de la politique, de devenir président des États-Unis et de tout changer. Le refus n'est pas très constructif.

S. v. K. : "Ce qui importe, c'est qu'on ose être entièrement soi, un être singulier, cet être singulier en particulier." Tu mets cette phrase de S. Kierkegaard en exergue de ta pièce. Qu'est-ce que Gospodin *gagne* par son refus de faire partie de la société ? N'est-il pas de plus en plus solitaire ?

P. L. : Gospodin ne veut justement rien "gagner". Il veut seulement être lui-même. À la fin de la pièce, il y parvient sans être dérangé tout le temps.

S. v. K. : Est-ce que Gospodin aurait été également heureux dans un couvent ?

P. L. : Je crois qu'on entre au couvent dans un but clairement métaphysique ou spirituel. Cela fait défaut à Gospodin. Par ailleurs, je ne sais pas si au couvent, ils ont la télé.

Propos recueillis par Silvie von Kaenel, trad. Ruth Orthmann, avril 2009

Quand je suis arrivé avec le lama et que j'ai dit que maintenant j'étais indépendant, vous avez tous rigolé. Et que s'est-il passé ? J'étais indépendant. J'avais cherché une source de revenus qui me permettait de survivre de façon agréable en dehors du capitalisme, indépendamment de tout système d'exploitation par le travail. De façon relax. [...] Je n'avais pas besoin de prendre des décisions et j'étais mon propre chef. J'en étais là.

Philipp Löhle *Dénonmé Gospodin*

Changer de vie

Elle. – Et il se demande s'il a raison de faire ce qu'il fait. Si c'est vraiment son chemin. "Ou est-ce que ce sont les autres qui ont raison ?" se demande-t-il. "Ai-je vraiment échoué à trouver mon mode de vie, suis-je sur le mauvais chemin et tous les autres sur le bon ? Ne suis-je pas en train de devenir heureux ? Prendre le capitalisme par les couilles !" Il le dit deux fois, parce que pour lui, c'est sérieux. Beaucoup d'autres en ont ri. Pour lui c'est un dogme, un programme de vie, un métier, presque une vocation. [...]

Il va à la cave, à l'endroit où était le lama et où il a pris la paille et va chercher le bidon de lait avec lequel il donnait à boire au lama. Il traîne l'objet à la cuisine devant le mur. [...] Il repose donc le bidon, l'ouvre et écrit de la main nue, avec du lait à peine lisible et qui s'écoule, écrit son dogme, tel qu'il lui vient à l'esprit.

"N° 1 : un départ est à exclure". [...]

"N° 2 : L'argent ne doit pas être nécessaire". [...]

"N° 3 : Toute propriété est à refuser". [...]

"N° 4 : La liberté, c'est de ne pas avoir à prendre de décision".

Philipp Löhle *Dénonmé Gospodin*

trad. Ruth Orthmann, Éditions Presses universitaires du Mirail, 2010, p. 71 et 73

L'homme ordinaire doué de bon sens s'ennuiera un jour d'être déshumanisé par la richesse. Alors il s'en libérera, même si les philosophes et les producteurs de superflu lui jurent qu'il a tort.

Alberto Moravia

Inventer

Inventer des formes d'être au monde, des manières d'être qui ne seraient pas soumises à la nécessité du "plus" et au besoin d'"autre chose". Peut-on encore imaginer une douceur qui échappe aux comparaisons? Une douceur qui n'appartiendrait pas à Woolite mais qui me serait propre? Si la jeunesse est en Nike, si la beauté est en Dior, si la souplesse est dans la Clio, que reste-t-il aux hommes? Peut-on imaginer des formes de vie qui ne suivraient pas leur développement indépendamment des hommes et des affects? Les sensations et les comportements ne nous appartiennent plus... De fait, ils semblent désormais appartenir aux fonctions que nous occupons, aux situations que nous vivons, aux espaces que nous traversons et aux produits que nous consommons. Déqualifier les produits. Ralentir la production. Désir de ralentissement... Désir de lenteur et de paresse. Mais que peuvent la lenteur et la paresse si ce n'est définitivement nous mettre à l'écart de cette Histoire qui semble déjà courir sans nous? Trouver un rythme d'entente avec l'Histoire. Tenter de se réapproprier un mouvement (la croissance) dont nous avons progressivement perdu le contrôle. Prendre conscience des spécificités d'une Histoire en cours revient à prendre conscience des modes d'aliénation qui lui sont liés. [...] Quand les fictions du monde se réduisent à des fonctions, mieux vaut réinventer la subjectivité. Desserrer les carcans de l'"appareillage collectif", ouvrir des espaces, des plages, pour que s'y déploie de la subjectivité.

Jean-Charles Massera

Amour, gloire et CAC 40, Éditions P.O.L, 1999, p. 233-234 et 239

La leçon de pêche

Dans un petit port de la côte ouest, un homme misérablement vêtu fait la sieste, couché dans sa barque de pêche. Un touriste élégamment vêtu photographie ce tableau idyllique : Clic! Et de nouveau : clic! [...] Le son sec, presque hostile, réveille le pêcheur endormi...

- Vous allez faire une bonne pêche aujourd'hui! *Le pêcheur secoue la tête.*
- Mais on m'a dit que le temps était beau. *Le pêcheur hoche la tête.*
- Vous n'allez donc pas sortir en mer? *Le pêcheur secoue la tête.*
- Mais pourquoi ne sortez-vous pas en mer?
- Parce que je suis déjà sorti ce matin...
- Et est-ce que la pêche a été bonne?
- Elle a été assez bonne pour que je n'aie pas besoin de sortir une nouvelle fois. J'ai trouvé quatre homards dans mes paniers et pris deux douzaines de maquereaux [...]
- Imaginez que vous sortiez une deuxième fois... une troisième fois, voire une quatrième fois [...] savez-vous ce qui arriverait? [...] Eh bien, dans un an au plus tard, vous pourriez vous acheter un canot à moteur. Dans deux ans, un deuxième canot... Dans trois ou quatre ans, vous pourriez peut-être avoir une petite chaloupe... Un jour, vous auriez deux chalutiers, vous... pourriez construire un petit hangar! Un petit hangar frigorifique! Peut-être une fumerie... Plus tard, une conserverie... Vous pourriez vous déplacer en hélicoptère privé. [...] Et puis...
- Et puis quoi?
- Vous pourriez venir vous asseoir sur le port, faire la sieste en plein soleil ou contempler les splendeurs de la mer!
- Mais c'est ce que je fais en ce moment, je suis assis au bord de la mer et je fais la sieste...

Heinrich Böll, Prix Nobel de Littérature 1972

La Leçon de pêche, trad. et adapté par Bernard Friot, Éditions P'tit Glénat, 2012

Toutes les activités se fondent dans le travail, toutes les valeurs dans l'argent. Le travail, le temps, l'argent sont une seule et même substance monnayable sur laquelle le marchand peut spéculer.

Travailler moins pour vivre mieux

Étant devenus des *drogués* non seulement de la consommation mais même du travail (*workalcoholics*, comme disent les américains), sommes-nous disposés spontanément à mener dignement une réflexion déterminée sur le sens de notre vie, ce long fleuve bien souvent conformiste, qui s'écoulait, jusque-là, si tranquillement ? La sortie du système productiviste et travailliste suppose une tout autre organisation, où le loisir et le jeu sont valorisés à côté du travail, où les relations sociales priment la production et la consommation d'inutiles produits jetables, voire nuisibles. Redécouvrir la qualité hors des logiques marchandes ferait décroître les valeurs économiques. On voit bien qu'en produisant soi-même hors marché, on réduit à la fois la pression sur l'environnement et le PIB, tout en améliorant une certaine forme de satisfaction personnelle. La division du travail, disait Marx, est l'assassinat du peuple. Nous avons poussé trop loin ce processus de rationalisation déshumanisant piloté par la recherche du profit. La redécouverte de l'œuvre, cette activité créative de l'artisan et du paysan non soumis à la pression d'une concurrence exacerbée, constituerait un bon antidote à l'émiettement des tâches. L'autoproduction représente pourtant un moyen de réduire les coûts écologiques du transport, de diminuer les emballages et de faciliter le recyclage. Les objecteurs de croissance militent pour la "déconsommation".

Serge Latouche, Didier Harpagès

Le Temps de la décroissance, Éditions Thierry Magnier, 2010, p. 96-97



Chloé Réjon, Christophe Brault



Christophe Brault, Chloé Réjon



Chloé Réjon, Christophe Brault



Christophe Brault, Emmanuel VÉRITÉ



Christophe Brault, Emmanuel VÉRITÉ



Christophe Brault



Emmanuel VÉRITÉ



Chloé Réjon, Emmanuel Vérité, Christophe Brault



Christophe Brault, Emmanuel Vérité



Christophe Brault, Emmanuel Vérité



Christophe Brault



Christophe Brault

La pauvreté volontaire, c'est le choix libre et éclairé d'un être humain que sa quête de bien-être conduit à vivre dans la plus grande simplicité, quel que soit le contexte extérieur. Ce choix radical traduit un désir de se libérer de toute forme de dépendance matérielle qui risquerait de nuire à cette quête. Qu'il relève de la foi religieuse ou de croyances profanes, il se fonde sur la conviction que les voies du plus-être ne sont pas celles du plus-avoir. Ce choix, au quotidien, exprime la volonté de vivre une vie libérée de tout superflu, une vie simple, mais au contenu riche.

Majid Rahnema

Quand la misère chasse la pauvreté, Éditions Fayard/Actes Sud, coll. Babel, 2003, p. 201

Sobriété

La simplicité volontaire est la première forme de résistance au *croissancisme*. Cette forme de lutte, qui ne dit pas toujours son nom, est apparue d'abord au Canada. Elle est l'œuvre d'individus qui simplifient volontairement leur existence pour retrouver une meilleure qualité de vie. Elle est aussi le fait de militants qui choisissent volontairement de réduire leur consommation voire de changer leur façon d'être pour vivre, au maximum, en conformité avec leurs valeurs. Les chemins de la simplicité volontaire sont très variés. Tous reposent sur la volonté de ne pas travailler davantage que ce que l'on estime nécessaire pour vivre et de ne pas reporter systématiquement à demain la réalisation de ses rêves. L'argumentation de ces Objecteurs de croissance est limpide : notre société nous impose de consommer beaucoup, or, pour consommer beaucoup, il faut beaucoup d'argent, on s'épuise donc au travail et on perd finalement sa vie à essayer de la gagner.

Paul Ariès

La Décroissance. Un nouveau projet politique, Éditions Golias, 2007, p. 251-252

L'opinion dominante est l'opinion de la classe dominante.

Bertolt Brecht

Fluidité

Énigme du consommateur-sphinx. À une production rationalisée, expansionniste, centralisée, spectaculaire et bruyante, fait face une production d'un type différent, qualifiée de "consommation", qui a pour caractéristiques ses ruses, son effritement au gré des occasions, ses braconnages, sa clandestinité, son murmure inlassable, en somme une quasi-invisibilité puisqu'elle ne se signale guère par des produits propres, mais par un art d'utiliser ceux qui lui sont imposés. Depuis longtemps, on a étudié en d'autres sociétés les inversions discrètes et pourtant fondamentales qu'y provoquait la consommation. Ainsi la réussite spectaculaire de la colonisation espagnole auprès des ethnies indiennes a été détournée par l'usage qui en était fait : même soumis, souvent ces indiens utilisaient les lois, les pratiques ou les représentations qui leur étaient imposées par la force à d'autres fins que celles des conquérants ; ils en faisaient autre chose ; ils le subvertissaient du dedans. Producteurs méconnus, poètes de leurs affaires, inventeurs de sentiers dans les jungles de la rationalité fonctionnaliste, les consommateurs produisent quelque chose qui a la figure des "lignes d'erre". Ils tracent des trajectoires indéterminées, apparemment insensées parce qu'elles ne sont pas cohérentes avec l'espace bâti, écrit et préfabriqué où elles se déplacent. Bien qu'elles restent encadrées par des syntaxes prescrites (modes temporels des horaires, organisation paradigmatique des lieux), ces "traverses" demeurent hétérogènes aux systèmes où elles s'infiltrèrent et où elles dessinent les ruses d'intérêts et de désirs différents.

Michel de Certeau

L'Invention du quotidien, Éditions Gallimard, coll. "Folio", 1990, p. 53 et 57

Il faudrait choisir de nouveaux signes extérieurs de richesse. Pas les voitures, les yachts et les maisons, mais les fous rires, les nuits blanches de fêtes, les journées à dormir et les conversations profondes. Quelqu'un qui est assis au café à lire son journal est un fainéant, alors qu'on devrait l'admirer. Seul celui qui vit dans le stress vaut quelque chose. C'est ce qu'on exige de nous et c'est aussi notre exigence vis-à-vis d'autrui. Mais pourquoi ? Pourquoi est-ce qu'on n'arrête pas tout simplement ?

Philipp Löhle inédit

Gratuité

La société marchande a eu besoin de généraliser une culture du marché qui s'est construite contre les anciennes cultures du don et du contre don et contre les cultures populaires et traditionnelles fondées sur l'usage et non sur la valeur. [...] Jean-Louis Sagot-Duvaurox propose de "répertorier tous les espaces de gratuité qui subsistent [...]". Cela permettrait de faire apparaître [...] un rapport de force beaucoup plus disputé entre le gratuit et le marchand, prise de conscience qui constitue en elle-même un puissant encouragement à combattre le règne de l'argent". À côté des gratuités construites (l'école, les bibliothèques) existent des gratuités premières (la lumière du soleil, l'air), et des îlots de gratuité notamment dans le cadre familial, amical, coopératif. Ce repérage permet déjà de constater que, [...] la gratuité n'est pas morte : "Tracer la géographie du continent gratuité fait surgir à la conscience des images et des perspectives inattendues : l'argent et ses lois n'ont pas pris le pouvoir partout ; la vie humaine n'est pas forcément vouée au culte de la marchandise ; même si elle reste un parti pris, la gratuité n'est pas une illusion".

Paul Ariès

La Décroissance, Un nouveau projet politique, Éditions Golias, 2007, p. 344-345

La moitié de la population mondiale vit avec 2 dollars par jour. Plus d'un milliard de personnes vivent avec moins de 1 dollar par jour. Ce n'est pas une solution pour la paix.

Le Microcrédit

En 1974, j'ai trouvé qu'il était difficile d'enseigner d'élégantes théories économiques à l'université alors qu'une terrible famine sévissait au Bangladesh. Cela m'a confronté à la lutte que livrent les pauvres pour trouver les sommes minuscules qui leur permettraient de subsister. J'ai été choqué de voir une villageoise emprunter moins de 1 dollar à un usurier, à la condition qu'il ait le droit d'acquiescer toute sa production au prix qu'il déterminerait. Pour moi, cela ressemblait à l'achat d'une esclave. J'ai décidé d'établir une liste des victimes que cette "affaire" de prêts financiers avait faites dans le village voisin de notre campus. Lorsque ma liste a été prête, elle comportait les noms des quarante-deux victimes qui avaient emprunté un montant total de 27 dollars. J'ai sorti 27 dollars de ma poche pour tirer ces gens des griffes des prêteurs. L'agitation créée par cette petite initiative m'incita à m'engager plus avant. [...] C'est alors que j'ai décidé de créer une banque dédiée aux pauvres – et, en 1983, j'ai finalement réussi à le faire. Je l'ai baptisée Grameen Bank, ou Banque du Village. Aujourd'hui, la Grameen Bank accorde des prêts à près de sept millions de pauvres, dont 97% de femmes, dans soixante-treize villages du Bangladesh. La Grameen Bank propose des prêts sans garanties pour des activités génératrices de revenus. Les prêts sont libres d'intérêts. Le microcrédit concerne aujourd'hui plus de cent millions de familles.

Muhammad Yunus, Prix Nobel de la Paix 2006

Vers un nouveau capitalisme, trad. Béatrice Merle d'Aubigné et Annick Steta, Éditions J.-C. Lattès, 2008, p. 366-367 et 370 et 372

PIB

Produit Intérieur Brut. C'est l'indicateur défini par la comptabilité nationale et retenu pour illustrer le phénomène de croissance économique. Le PIB est égal à la somme des valeurs ajoutées. Dit autrement, c'est l'ensemble des richesses économiques produites, à savoir l'ensemble des biens et des services produits et vendus qui ont fait l'objet d'un travail rémunéré. La notion de richesse évoquée ici est discutable puisque l'on ne retient que ce qui est mesurable. Certains actes gratuits (la visite d'un ami, d'un parent, les gestes tendres et amoureux de son partenaire sexuel...) sont évacués de cette comptabilisation... alors qu'ils sont précieux et ne manquent pas de richesse!

Serge Latouche

Le Temps de la décroissance

BNB

Le Bonheur National Brut (BNB) est une tentative de définition du niveau de vie en des termes plus psychologiques et holistiques que le produit national brut. Cet indice a été préconisé par le roi du Bhoutan, Jigme Singye Wangchuck, en 1972. Son but est de bâtir une économie qui serve la culture du Bhoutan reposant sur des valeurs spirituelles bouddhistes. Il apparaît comme un indice englobant le produit intérieur brut (PIB) ou l'indice de développement humain (IDH) qui apparaissent comme insuffisants pour mesurer le bonheur des habitants d'un pays. Cet indice repose sur les quatre principes fondamentaux auxquels le gouvernement du Bhoutan attache une part égale :

- croissance et développement économiques;
 - conservation et promotion de la culture bhoutanaise;
 - sauvegarde de l'environnement et utilisation durable des ressources;
 - bonne gouvernance responsable.
- En 2011, ces quatre grands axes sont évalués au travers de 72 critères. Sur cette base, une série de mesures ont été instaurées pour améliorer la croissance économique mais aussi la conservation et le développement de la culture, la sauvegarde de l'environnement et une bonne gouvernance responsable.

www.wikipedia.org

Tu sais ce qui m'arrive à moi ? Le soir, quand je m'assieds, je sens la terre tourner, lentement, lentement... Et j'ai l'impression que des heures passent, alors que ce ne sont que des minutes, voire des secondes. Ou bien alors, je te regarde, tu parles, mais je ne t'entends pas. Je ne vois que ton visage. Comme s'il n'existait rien d'autre, pas d'avant, pas d'après...

Une prison nommée désir

GLANDU – Je ne jouerai pas !

RADE – Pourquoi ? Tu n'as pas vraiment le choix.

GLANDU – J'ai le choix, j'ai mon bon vouloir. Je peux toujours rester en prison et ne rien faire. Qui peut m'obliger à faire quoi que ce soit ? Pourquoi je bosserais ? C'est absurde, de toute façon. C'est ce que j'ai essayé de dire. Ce machin, c'est en dessous de tout. [...]

RADE – On pourrait répéter.

GLANDU – Pourquoi ?

RADE – Ben, pour répéter, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse d'autre ? !

GLANDU – Ben rien. [...] Je veux dire, je ne sais même pas ce que je fous avec vous, nous sommes incapables de faire quoi que ce soit qui vaille [...] Ça me fait une belle jambe de me sentir innocent vu que d'office, tout le monde pense que je suis coupable. Mate un peu ça ! La bière. T'as vu la date de péremption ? Passé depuis deux ans. Et après on s'étonne qu'en Croatie l'espérance de vie des mecs ne dépasse pas soixante-dix ans. [...] Ils disent que d'ici un siècle l'homme aura une espérance de vie de cent vingt-cinq ans. Ce serait un miracle que dans un siècle, il y ait encore des hommes.

Filip Šovagović

Les Piafs – une prison nommée désir, trad. Sonia Ristic, in *Une Parade de cirque*, Éditions L'Espace d'un instant, 2012, p. 144-145

Et ce que j'appelle le *sujet* n'est-t-il pas le regard créateur de sens, face au non-sens qu'imposent les crises, le chômage, le totalitarisme ou le terrorisme ?

De l'individu à la personne

– Il ne s'agit plus ici d'une lutte de classe ou d'un combat entre catégories sociales. La crise est le résultat de la rupture imposée par les financiers entre leurs intérêts et ceux de l'ensemble de la population. [...] Notre premier but doit être de reconstruire une société dans laquelle *les maîtres de l'économie seront obligés par l'État à tenir compte des réactions et des intérêts de la population.*

– Les sociétés industrielles ont été blessées à mort ; *on ne peut pas leur redonner vie.*

– Face à un univers économique de plus en plus globalisé, la seule force de défense possible doit être placée *au-dessus* de la réalité économique et sociale, à un niveau au moins égal à celui où s'est formé le système économique global, qu'aucune force sociale ou politique ne peut atteindre. Il s'agit de *l'appel aux droits universels de tous les êtres humains* : droit à l'existence, droit à la liberté et à la reconnaissance par les autres de cette liberté, en même temps qu'à des appartenances sociales et culturelles qui sont menacées par le monde inhumain du profit. [...]

– Il faut transformer le plus vite possible l'idée générale de respect des droits humains en de nouvelles formes, vivantes et pas seulement juridiques, des rapports sociaux. [...]
La réponse la plus efficace à une crise est *la reconstruction des rapports entre les acteurs économiques, la formulation de leurs valeurs communes, et de nouvelles interventions publiques.*

Alain Touraine

Après la crise, Éditions du Seuil, coll. Points, 2013, p. 184-185

Le savoir scientifique, tiré des songes d'une révélation inspirée, c'est-à-dire surnaturelle, peut se découvrir aujourd'hui en même temps "écoute poétique" de la nature et processus naturel dans la nature, processus ouvert de production et d'invention, dans un monde ouvert, productif et inventif. Le temps est venu de nouvelles alliances, depuis toujours nouées, longtemps méconnues, entre l'histoire des hommes, de leurs sociétés, de leur savoir et l'aventure exploratrice de la nature.

Ilya Prigogine et Isabelle Stengers

La Nouvelle Alliance, Métamorphose de la science, Éditions Gallimard, 1979, p. 296

Quelque chose
flottait dans l'air
Comme une énergie.
Une sphère.
Comme Dieu.

Ou sa représentation.

Cela ne pouvait pas se passer sans laisser de trace.

La transformation.
Parce qu'elle s'en approchait.
Visait.

Au fond comme toujours.
Comme chez tous.
Mais différemment.

Et pourtant...
tout de suite ?
D'abord ce n'était qu'un regard.

Un regard sombre.
Ce... regard sombre.

Philipp Löhle

Les Accapareurs, trad. Ruth Orthmann, inédit, p. 3

Philipp Löhle

Né en 1978 en Allemagne, Philipp Löhle fait des études d'histoire, de sciences théâtrales et des médias, ainsi que de littérature allemande, à Erlangen et à Rome.

Il écrit ses premières pièces de théâtre avant même la fin de ses études et réalise des travaux journalistiques et cinématographiques (courts-métrages, documentaires, stages). L'auteur a reçu le prix d'encouragement du Bundesverband der Deutschen Industrie pour *Genannt Gospodin (Dénommé Gospodin)*. La pièce, créée au Schauspielhaus Bochum, a été nommée pour le Prix des Dramaturges de Mülheim 2008. En 2007, Philipp Löhle remporte la commande du Marché aux Pièces des Theatertreffen, doté par la Bundeszentrale für politische Bildung. *Lilly Link* obtient en 2008 le prix du jury du Marché aux Pièces de Heidelberg. Entre 2008 et 2010, Löhle est auteur en résidence au Maxime Gorki Theater à Berlin; puis pour la saison 2011-2012, au Nationaltheater de Mannheim et pour la saison 2012-2013 au Staatstheater de Mayence, où il met aussi en scène. Après avoir connu un grand succès en Allemagne, *Dénommé Gospodin* arrive en France avec la mise en scène de Benoît Lambert. Les pièces de Philipp Löhle, traduites en plusieurs langues, voyagent autant que leur auteur.

Benoît Lambert

Né en 1971, ancien élève de l'ENS, il étudie l'économie et la sociologie puis l'enseignement théâtral de Pierre Debauche à Paris au début des années 1990.

En 1993, il crée, avec le comédien Emmanuel Vérité, le Théâtre de la Tentative, et signe toutes les mises en scène de la compagnie (Brecht, Blutsch, Kroetz, Molière, Mrozek, Musset, Massera, Prévert, Sarraute, Valletti...). Successivement associé à la Scène nationale de Mâcon (1998-2002), au Forum de Blanc-Mesnil (2003-2005) et au Granit – Scène nationale de Belfort (2005-2010), il est formateur et pédagogue et intervient dans plusieurs Écoles Supérieures d'Art Dramatique (TNS, Comédie de Saint-Étienne). Depuis septembre 2011, parrain de la promotion 25 de l'École de la Comédie de Saint-Étienne, il est, à ce titre, membre de l'ensemble artistique de la Comédie. Il est l'auteur de plusieurs articles sur l'histoire et la sociologie du champ théâtral, ainsi que de trois pièces de théâtre : *Le Bonheur d'être rouge* écrit en collaboration avec Frédérique Matonti (2000), *Que faire ? (le Retour)* écrit en collaboration avec Jean-Charles Massera (2011) et *Bienvenue dans l'Espèce humaine* (2012). Benoît Lambert est directeur du Théâtre Dijon Bourgogne – CDN, depuis janvier 2013.

Libération

LE *journal* QUI SORT
DU QUOTIDIEN

◀ TOUTES NOS OFFRES SUR LIBERATION.FR ▶

Les partenaires du spectacle

nova
101.5 FM

Rue89

TRANSFUCE
LITTÉRAIRE & CINÉMA



Directeur de la publication Stéphane Braunschweig
Responsable de la publication Didier Juillard
Rédaction et collaboration artistique Angela De Lorenzis
Réalisation Fanély Thirion, Florence Thomas
Photographies Élisabeth Carecchio
Conception graphique Atelier ter Bekke & Behage
Maquettiste Tuong-Vi Nguyen
Imprimerie Comelli, Villejust, France
Licence n° 1-1035814
Tous les droits de la présente publication sont réservés.

La Colline – théâtre national
15 rue Malte-Brun Paris 20°
www.colline.fr

Développement durable, La Colline s'engage
Merci de déposer ce programme sur l'un des présentoirs du hall
du théâtre, si vous ne souhaitez pas le conserver.

la colline
théâtre national

01 44 62 52 52

www.colline.fr